

ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

CONGRÈS DE BÂLE

(5-12 septembre 1869)

D'après «*La Première internationale*» par Christian LABRANDE - 10-18 - 1976.

INTRODUCTION

L'Association internationale des travailleurs, conformément à la décision prise au Congrès de Bruxelles l'an dernier, a tenu cette année à Bâle son quatrième Congrès international. Ce quatrième Congrès, comme les précédents, a duré huit jours, du dimanche 5 septembre au dimanche 12.

La journée du dimanche 5 septembre a été presque exclusivement consacrée à l'inauguration du Congrès et à la réception des délégués par les membres des sections bâloises. Cependant, ce même jour, les délégués déjà arrivés en très grand nombre ont eu une réunion dans laquelle ils ont nommé une commission provisoire chargée de vérifier les mandats de délégation. Cette commission a été rendue définitive le lendemain et plusieurs nouveaux membres y ont été adjoints.

Donc, le dimanche 5 septembre, à deux heures de l'après-midi, la plupart des délégués étaient réunis à l'établissement du *Café National*, avec les membres des sections de Bâle-Ville et de Bâle-Campagne. De là, selon la coutume helvétique, ils se mirent en marche à travers la ville, musique en tête et bannières déployées. Le cortège, composé d'environ deux mille personnes, s'arrêta devant la porte d'une brasserie, et chacun prit place autour des tables, dans un vaste jardin, pendant que la société chorale du Grütli se joignait à la musique pour célébrer l'arrivée des travailleurs délégués de tous les pays.

Quand tout le monde fut assis et que les chants furent terminés, le citoyen Bruhin, président des sections réunies de Bâle-Ville et de Bâle-Campagne, prit la parole en allemand et souhaita la bienvenue aux délégués. Voici la traduction du discours du citoyen Bruhin:

«*Frères travailleurs,*

Avant toute chose, qu'il me soit permis de souhaiter cordialement la bienvenue, à vous tous, représentants de la classe ouvrière. Nous aurions aimé vous recevoir dans une église, mais il paraît que les églises de cette ville sont fermées aux messagers qui viennent proclamer la vérité réellement évangélique de l'émancipation de l'ouvrier. Consolons-nous, citoyens, en pensant que tout endroit est saint où viennent se réunir des fils de l'homme pour discuter les intérêts de l'humanité.

Cet endroit est saint trois fois lorsqu'il renferme des représentants de cette grande association ouvrière qui admet dans ses rangs tous les hommes sans exception aucune. Ah! il est vrai, aujourd'hui l'Association n'embrasse que l'élite des ouvriers, les ouvriers les plus intelligents, les plus énergiques de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Amérique. Nous ne formons que l'avant-garde de la grande armée de travailleurs. Beaucoup s'effrayent encore au seul mot d'«Internationale», beaucoup ont peur. Mais ces folles terreurs ne tarderont pas à se dissiper, et l'Association comprendra les ouvriers du monde entier.

Disons-le: qu'est l'histoire des travailleurs, sinon l'histoire de notre Association; et cette histoire, dans le passé, c'est l'esclavage, dans le présent, c'est la lutte, dans l'avenir ce sera la victoire. Partout où l'on a commis des fautes envers les ouvriers, on les a commises envers notre Association. Que ce soit dans le

Borinage ou dans le bassin de la Loire, les coups portés aux ouvriers nous ont atteints. La réponse aux ouvriers de Vienne: «Réunissez-vous autour de l'échafaud», nous la considérons adressée à nous, et l'affreux malheur de Plauer a jeté un deuil profond dans nos âmes.

Mais aussi nous pouvons dire que le mouvement qui agite les ouvriers est notre mouvement, et partout où se réunissent les opprimés notre esprit plane au milieu d'eux, comme on l'a pu reconnaître naguère lorsque le grand parti socialiste allemand a tenu ses assises.

On sait qui nous sommes, et nous ne cachons pas ce que nous voulons. Non, nous n'acceptons pas la société telle qu'elle est actuellement constituée, cette société qui met tous les biens, tous les avantages entre les mains de quelques privilégiés, avec la faculté d'en disposer selon leur bon plaisir; cette société où l'ouvrier, réduit à l'esclavage, est forcé de vendre à bas prix son travail et son être lui-même; cette société qui n'a jamais su, comme le fait un bon père de famille, assurer l'existence à chacun de ses enfants; cette société où ceux qui travaillent jour et nuit ont à peine un morceau de pain, tandis que l'exploiteur peut à volonté accaparer et amonceler des richesses et non seulement point produire, mais encore empêcher à son gré la production.

Non, nous ne pouvons pas reconnaître une société qui veut régler le travail en le mesurant au flux et au reflux de l'offre et de la demande; une société où il y a si peu d'heureux et tant de déshérités. Cette société n'est pas issue des entrailles de l'humanité. On l'a souvent comparée à un enfer sur la terre, et le mot était juste. Car les traditions que nous ont laissées nos pères, car la forme qu'ils ont donnée à la vie humaine, font de la société un amas de démons et de damnés. Les damnés, se sentant innocents, se sont plaints de ne point être démons et de ne pouvoir tourmenter les autres à leur tour. Mais nous, nous désirons envisager la question d'un point de vue plus élevé. Nous voulons l'égalité entre les hommes, nous voulons qu'entre eux règnent l'union et la concorde, cette concorde que l'œuvre de tant de siècles n'a pu jusqu'ici nous conquérir. Aujourd'hui, il est triste de constater que toutes les relations sociales sont basées sur le droit du plus fort et que cette usurpation a été ratifiée, sanctifiée par les lois. Aussi, qu'est-il arrivé? Il est arrivé que les hommes qui étaient sur l'enclume ont tâché de devenir marteaux.

Mais au milieu de ce triste état de choses notre cœur s'est ouvert au pressentiment qu'un monde tout nouveau va se former, qu'une société nouvelle va sortir des décombres de l'ancienne, assez forte, assez glorieuse pour rendre heureuse toute créature humaine.

Déjà les premiers pas ont été faits, la tyrannie des nobles, la tyrannie des prêtres ont été brisées, les privilèges de la noblesse, ceux du clergé ont disparu. Il faut maintenant que le privilège bourgeois disparaisse comme les autres, il faut que tous travaillent. La société libre que nous rêvons saura exploiter coopérativement tout travail; cette société, n'étant composée que de travailleurs, saura se suffire et se gouverner elle-même. Elle ne souffrira point que l'on violente la conscience, mais elle saura satisfaire les désirs des cœurs auxquels le sentiment religieux est nécessaire.

Alors la paix sera perpétuelle, les peuples ne formeront plus qu'une grande famille répandue sur l'une des innombrables planètes qui se meuvent dans l'espace infini. Alors sera atteint ce but poursuivi par tous les esprits généreux, ce but auquel aspirent tous les cerveaux d'élite. Les grandes inventions, qui sont la véritable gloire humaine, conduisent à ce paradis du développement complet et intégral de l'humanité.

Frères ouvriers... est-ce que je rêve? Alors vous rêvez avec moi... Suis-je insensé, en parlant ainsi, et faut-il me renfermer dans un asile d'aliénés? Non. Ce qui prouve que je ne rêve pas, que je ne suis point insensé, c'est l'existence de l'Association internationale elle-même, c'est son intervention active dans tout ce qui touche au bien-être de l'ouvrier.

Travaillons donc, travaillons sans relâche à la création de la république populaire (Volksstaat), car avant tout il faut que le peuple prenne en main le gouvernement. Alors seulement il dépendra de lui, de son activité, de son intelligence, de sa vertu, de créer un monde comme il l'entendra, un monde en conformité avec ses intérêts et débarrassé des préjugés, ces montagnes qui vont se creusant et se minant chaque jour.

Il reste à savoir si nous pourrons réaliser les réformes projetées dans un bref délai, et s'il nous sera donné de les accomplir par des voies pacifiques. Hélas! l'esprit du siècle ne paraît point encore suffisamment éclairé pour que l'émancipation puisse être d'ores et déjà proclamée. Tous les ouvriers et ceux qui vivent en dehors du monde ouvrier ne veulent point comprendre la lumineuse majesté de cette cause; mais le besoin, la nécessité nous étreindront de leurs bras de fer, et le besoin, la faim, créeront la nouvelle société.

Laissez le capital s'amonceler encore dans quelques mains privilégiées et les bouleversement ont toujours eu pour origine l'intérêt que la misère y avait. Qu'ils restent donc avec leurs préjugés ceux qui ne voient d'autre différence entre les hommes que la différence de leurs fortunes et ne considèrent ni talent, ni valeur; la nécessité sera leur maîtresse.

Nous n'attendons rien du grand capital, cependant nous ne faisons pas la guerre aux personnes, nous la faisons aux principes et aux institutions qui sont le résultat de la constitution présente de la société.

Citoyens, il n'a été rien accompli là où il n'y avait point d'esprit de conviction et d'énergique volonté; cet esprit, je le sais, fait battre les cœurs et c'est pour cela que le mouvement actuel est appelé à réussir. Je vous salue donc, vous qui préparez le grand jour de l'émancipation; soyez les bienvenus, d'où que vous veniez; notre but est commun; vous voulez tous gagner cette terre promise, la seule dont la possession puisse être revendiquée pour l'homme».

Après ce discours, qui fut souvent interrompu par les applaudissements de l'assemblée, les citoyens Hins et Richard, au nom des délégués de langue française, Eccarius et Applegarth, au nom des Anglais, Becker, au nom des Allemands, et plusieurs membres des sections suisses, prirent successivement la parole. Tous appuyèrent sur la nécessité de résoudre le problème social, le problème de l'abolition du prolétariat et du bourgeoisisme, de l'affranchissement des travailleurs; plusieurs d'entre eux entrèrent même dans quelques détails sur la manière dont les groupes particuliers qu'ils représentaient envisagent les diverses données de ce problème.

Après cette solennité, le cortège s'est reformé et s'est dirigé vers le *Café National*, où ont eu lieu les séances officielles du Congrès.

Mais avant de passer à la partie complètement officielle de ce compte rendu, disons encore que tous les soirs, après les séances, ou pendant les réunions administratives, plusieurs délégués donnaient des conférences, soit sur certains points de la science sociale, soit sur la marche de la classe ouvrière dans leurs pays respectifs. Un nombreux public, composé surtout des membres des sections de Bâle et des environs, se pressait tous les soirs dans une salle attenante à la salle des congrès pour assister à ces soirées qu'animaient encore la musique, les chœurs allemands et les chansons démocratiques. Les citoyens Eccarius, Lessner, Becker, Greulich, Starke, Spier, Neumayer, Quinche, Bakounine, Hins, Dereure, Bastin, Brismée, Caporusso, Farga Pellicer, de Paepe, James Guillaume, Rittinghausen, etc..., etc..., tels étaient les orateurs de ces réunions, véritables meetings socialistes.

Ajoutons encore, que le dimanche 12 septembre, le Congrès fut clôturé par un banquet, où des internationaux de tous les pays (sans oublier la Russie, bien qu'elle ne fût pas représentée au Congrès par des délégués spéciaux) portèrent des toasts: à l'affranchissement des travailleurs, à la liberté, à la révolution sociale, à l'Association, etc..., etc...

RAPPORT DU CONSEIL GÉNÉRAL

Citoyens,

Les rapports des délégués des différentes sections vous raconteront en détail les progrès de notre Association dans leur pays. Le rapport du Conseil général s'occupera principalement des guérillas entre le capital et le travail, c'est-à-dire des grèves, qui durant l'année dernière ont troublé l'Europe, et que l'on disait être engendrées non par la misère des ouvriers ou par le despotisme des capitalistes, mais par les secrètes intrigues de notre Association.

Quelques semaines après la tenue de notre dernier Congrès, une mémorable grève des rubaniers et des teinturiers en soie eut lieu à Bâle. Cette ville, jusqu'à aujourd'hui, a conservé beaucoup des traits des villes du Moyen Age, avec les traditions locales, leurs préjugés étroits, leurs patriciens orgueilleux de leur argent et leurs rapports patriarcaux entre le maître et les ouvriers. Il y a à peine quelques années, un manufacturier bâlois se vantait près d'un secrétaire de l'ambassade anglaise, de ce que *«l'entente entre l'ouvrier et le patron était mieux établie ici qu'en Angleterre»*, qu'en *«Suisse le travailleur qui quitterait un bon patron pour un meilleur salaire serait méprisé par ses propres compagnons»* et que leur supériorité consistait principalement *«dans la longueur de la journée de travail et dans la modicité des salaires»*. Vous le voyez, le *patriarcalisme*, modifié par les influences modernes, arrive à ceci: que le maître est bon mais que les salaires sont mauvais; que, quoique l'ouvrier se sente comme un serf du Moyen Age, il est exploité comme un moderne esclave salarié.

Ce *patriarcalisme* peut être encore mieux apprécié par une enquête officielle suisse sur l'emploi des enfants dans les manufactures et sur l'état de leurs écoles primaires. Il y est dit que *«l'atmosphère des écoles primaires de Bâle est la pire du monde: que, tandis que l'acide carbonique à l'état libre ne constitue que 3 parties sur 10.000 et que dans les endroits enfermés, il ne devrait pas excéder 10 parties, cependant dans les écoles communales bâloises il y avait de 20 à 81 parties d'acide carbonique l'après-midi et, dans la soirée, de 52 à 94»*. A quoi un membre du Grand Conseil de Bâle, M. Thurneysen, répondait froidement: *«N'allez pas vous alarmer! Les parents ont passé par des écoles aussi mauvaises et ils s'en sont tirés la peau sauve»*.

On comprendra facilement qu'une révolte économique des ouvriers bâlois devait faire époque dans l'histoire sociale de la Suisse. Rien de plus caractéristique que le point de départ du mouvement! Une vieille coutume accordait aux ouvriers rubaniers quelques heures de repos à la Saint-Michel. Dans la manufacture de MM. Dubarry et fils, un des maîtres déclara à ses ouvriers d'une voix rude et avec un geste impérieux: *«Que celui qui quitterait la fabrique serait expulsé pour toujours»*. Voyant qu'ils protestaient en vain, 104 des 172 rubaniers quittèrent l'atelier sans croire à leur renvoi définitif, puisque les ouvriers comme les patrons s'étaient engagés par écrit à ne se donner congé que quinze jours à l'avance.

Le lendemain à leur retour, ils trouvèrent la fabrique entourée de gendarmes chargés de repousser les rebelles de la veille avec qui leurs camarades firent alors cause commune. Privés de leur travail, les rubaniers et leurs familles furent en même temps chassés de leurs demeures appartenant à leurs patrons, qui par-dessus le marché envoyèrent des circulaires à tous les boutiquiers les invitant à refuser aux séditeux tout crédit pour les vivres. La lutte ainsi commencée dura du 9 novembre jusqu'au printemps de 1869. Les limites de notre rapport ne nous permettent pas d'entrer dans les détails: il suffit de dire que la lutte commença par un acte capricieux et rancunier du despotisme capitaliste, par un cruel lock-out qui amena des grèves, interrompues de temps en temps par des compromis, sans cesse brisés par les maîtres et qu'elle se termina par l'infructueuse tentative du *«haut et honorable Conseil»* de Bâle d'intimider le peuple ouvrier par des mesures militaires et presque par un état de siège.

Dans la sédition, l'*Internationale* n'avait pas seulement soutenu les ouvriers: les maîtres disaient que cette société avait été la première à introduire par contrebande l'esprit moderne de révolte dans la bonne vieille ville de Bâle. La chasser de leurs murs devint alors leur grande affaire. Ils travaillèrent dur, quoique inutilement pour imposer à leurs sujets comme condition de paix l'abandon de l'*Internationale*. Ayant été battus par elle, ils soulagèrent leur colère en lui jouant des tours. Possédant quelques établissements industriels à Lörrach dans le Grand-Duché de Bade, ces républicains poussèrent le représentant du Grand-Duc à supprimer la section de l'*Internationale* de cette ville; mais cette mesure fut rappelée peu après par le gouvernement central, la *Gazette universelle d'Augsbourg*, journal allemand qui circule dans tous les pays, ayant rapporté impartialement les événements de Bade, nos républicains indignés menacèrent de

suspendre leurs abonnements. Ils envoyèrent à Londres un messenger avec la mission fantastique d'étudier les dimensions de notre trésor. Quoique chrétiens orthodoxes, s'ils avaient vécu au temps de la naissance du christianisme, ils auraient avant tout voulu connaître à un sou près le compte courant de Saint-Paul à la banque de Rome.

Leur procédé stupidement barbare mérite quelques leçons économiques de sagesse mondaine de la part des organes capitalistes de Genève. Cependant, quelques mois plus tard, le bourgeois mal léché de Bâle aurait pu retourner le compliment avec intérêt usuraire aux gens du monde de Genève.

Au mois de mars, les ouvriers en bâtiment et les compositeurs de Genève se mirent en grève; ils étaient affiliés à l'*Internationale*.

La grève des premiers était provoquée par les maîtres qui brisaient la convention qu'ils avaient solennellement signée l'année précédente.

La grève des compositeurs n'était que la terminaison de dix années de querelles que les ouvriers avaient essayé d'éteindre par cinq commissions consécutives. Comme à Bâle, les maîtres transformèrent leurs disputes privées avec leurs ouvriers en une croisade d'État contre l'*Association internationale des travailleurs*.

Le Conseil d'État de Genève dépêcha des sergents de ville pour recevoir aux gares et pour séquestrer de toute communication avec les grévistes tous les ouvriers étrangers que les maîtres réussiraient à faire venir. Il permit à la jeunesse dorée, les gens de sac et de corde de la *Jeune Suisse*, de s'armer de revolvers et d'attaquer dans les rues et sur les places publiques les ouvriers et les ouvrières. Et en différentes occasions il lança sur le peuple sa propre police. Le 24 mai il y eut à Genève une de ces scènes que Raspail a stigmatisée d'«*orgie infernale de casse-tête*». Lorsque les ouvriers genevois, dans un meeting public, rédigèrent une adresse requérant du Conseil d'État une enquête sur ces orgies infernales de la police, ils reçurent une fin de non-recevoir. Évidemment la pensée secrète des capitalistes était de pousser le peuple dans une émeute pour l'écraser avec la force armée, pour extirper du sol l'*Internationale* et pour soumettre les ouvriers à un régime décembriste. Leur plan fut renversé par l'action énergique et modératrice de notre comité fédéral de Genève. Les maîtres furent obligés de céder.

A présent écoutez les invectives des capitalistes genevois et de leur tourbe de plumitifs contre l'*Internationale*. Dans un meeting public ils votèrent une adresse au Conseil d'État où se trouvait la phrase suivante: «*On (l'Internationale) ruine le canton de Genève par des décrets envoyés de Londres et de Paris, on veut y supprimer toute industrie et tout travail*». Un de leurs journaux affirmait que les chefs de l'*Internationale* étaient «*des agents secrets de l'Empereur, lesquels à un moment donné pourraient très bien se transformer en accusateurs publics contre la petite Suisse*». Et ceci était dit par des hommes qui s'étaient montrés si anxieux de transplanter à la minute le régime décembriste en Suisse, par des barons financiers, les vrais maîtres de Genève et d'autres villes suisses, dont toute l'Europe donnait depuis longtemps la transformation de républicains suisses en feudataires du *Crédit mobilier* et d'autres associations internationales... de voleurs.

Les massacres par lesquels le gouvernement belge répondit à la grève des puddleurs de Seraing et des mineurs du Borinage ont été longuement détaillés dans une adresse du Conseil général à tous les ouvriers d'Europe et des États-Unis.

Nous considérons cette adresse d'autant plus urgente que pour le gouvernement modèle du constitutionnalisme, de tels massacres d'ouvriers ne sont pas un accident mais une institution. L'horrible drame militaire était suivi par une force judiciaire. Dans ses mesures contre notre comité central de Bruxelles, dont le siège était brutalement forcé par la police, et dont plusieurs membres étaient mis au secret, le juge d'instruction trouva la lettre d'un ouvrier demandant 500 *Internationaux*. Du coup il conclut que 500 combattants devaient être envoyés sur les lieux de l'action.

Les 500 *Internationaux* étaient 500 numéros de l'*Internationale*, l'organe hebdomadaire de notre comité de Bruxelles. Après une laborieuse recherche on mit la main sur un télégramme envoyé à Paris par un des membres de l'*Internationale*, dans lequel on demandait une certaine quantité de poudre, le paquet incriminé fut saisi à Bruxelles; mais ce n'était que de la poudre insecticide. A la fin la police belge, dans une de ses visites domiciliaires, se flatta d'être parvenue à s'emparer de ce fameux trésor qui tracasse tant les cervelles des capitalistes continentaux, c'est-à-dire, le trésor de l'*Internationale*, dont l'énorme masse s'accumule à Londres tandis que des sommes inférieures circulent continuellement dans tous les centres de l'*Association*.

La police crut qu'il était enseveli dans une colossale et solide caisse, cachée dans un endroit obscur. On saisit la caisse, on la force et l'on trouve des... morceaux de charbon. Peut-être que s'il est touché par des mains ennemies, l'or pur de l'*Internationale* se convertit en charbon.

De toutes les grèves qui en décembre 1868 infestèrent plusieurs districts cotonniers de la France, la plus importante est celle de Sotteville-lès-Rouen. Les manufacturiers du département de la Somme, il y a peu de temps de cela, s'étaient réunis à Amiens pour étudier comment ils pourraient battre les manufacturiers anglais sur leur propre marché. Ayant reconnu que, outre les tarifs protecteurs, l'infériorité comparative des salaires français leur avait jusqu'alors permis de défendre la France contre les cotons anglais, ils conclurent naturellement qu'en abaissant encore plus les salaires ils pourraient envahir l'Angleterre avec les cotons français. Ils ne doutaient pas que les ouvriers cotonniers seraient fiers de faire les frais de cette guerre de conquête que les maîtres avaient si patriotiquement résolu de livrer sur l'autre côté du canal.

Peu après, le bruit courait que dans un conclave secret, les manufacturiers en coton de Rouen et des environs avaient accepté la même ligne de conduite. Alors une réduction importante de salaires fut soudainement proclamée à Sotteville-lès-Rouen et pour la première fois les tisseurs se révoltèrent contre les exactions du capital. Ils agirent sous l'impulsion du moment. Ils n'étaient pourvus ni de trade-unions ni d'aucun moyen de résistance. Dans leur détresse ils en appelèrent au comité international de Rouen, qui leur trouva un secours immédiat à Rouen, dans les districts environnants et à Paris.

Vers la fin de décembre 1868, le comité de Rouen s'adressa au Conseil général dans un moment de détresse extrême de tous les districts cotonniers de l'Angleterre, de misère sans pareille à Londres et de dépression générale dans toutes les branches de l'industrie anglaise. Cet état de choses dure encore. Malgré ces circonstances si défavorables, le Conseil général pensait que le caractère particulier du conflit rouennais forcerait les ouvriers anglais à agir. C'était une grande occasion pour montrer aux capitalistes que leur guerre internationale, soutenue grâce à l'abaissement des salaires tantôt dans un pays, tantôt dans un autre, allait être enfin arrêtée par l'union internationale des ouvriers. A notre demande, les ouvriers anglais répondirent immédiatement par une première contribution envoyée à Rouen; et le *Trade council* de Londres, d'accord avec le Conseil général, résolut de convoquer un meeting monstre en faveur de leurs frères normands. Mais la soudaine nouvelle de la cessation de la grève de Sotteville arrêta les préparatifs. L'insuccès matériel de cette révolte économique fut largement compensé par ses résultats moraux. Elle enrégimenta les ouvriers cotonniers de la Normandie dans l'armée révolutionnaire du travail, elle donna naissance à des trade-unions à Rouen, Elbeuf, Damétal et les environs, et scella de nouveau le pacte d'alliance des classes ouvrières anglaises et françaises.

Pendant l'hiver et le printemps de 1869, la propagande de notre Association en France fut paralysée par la violente dissolution de notre section de Paris en 1868, par des chicaneries policières dans les départements et par l'absorbant intérêt des élections générales françaises. Les élections une fois terminées, de nombreuses grèves firent explosion dans les districts houillers de la Loire, à Lyon et dans beaucoup d'autres places. Les faits économiques relevés pendant cette lutte entre les maîtres et les ouvriers, frappèrent l'attention publique comme autant de démentis aux fantaisies fortement épicées sur la prospérité des classes ouvrières sous les auspices du second empire. Les réclamations des ouvriers étaient si modérées et si pressantes, qu'après la résistance de rigueur, les maîtres durent céder. Les seuls caractères étranges de ces grèves étaient leur soudaine explosion après un calme apparent et leur rapide succession. Cependant la raison en était simple et palpable. Ayant, pendant les élections, essayé avec succès leur pouvoir contre le despote public, les ouvriers devaient fatalement, après les élections, l'essayer contre leurs despotes privés. En un mot, les élections générales avaient réveillé l'esprit de révolte. La presse gouvernementale payée pour voiler et déformer les faits désagréables, trouva la cause des événements dans un secret mot d'ordre parti du Conseil général, qui, d'après eux, envoya ses émissaires de place en place pour enseigner aux ouvriers français (d'ailleurs pleinement satisfaits de leur condition) qu'il était mauvais d'être surchargé de travail, misérablement payé et brutalement traité. Un organe de la police française publié à Londres, *l'International*, dans son numéro du 3 août, a révélé au monde les motifs cachés de notre délétère activité: «*Ce qu'il y a de curieux, disait ce journal dans son numéro du 3 août, c'est que les grèves ont reçu l'ordre de se déclarer dans les pays où la misère était loin de se faire sentir. Ces explosions inattendues et arrivant si à propos pour tirer d'embarras certains voisins qui pouvaient craindre la guerre, a conduit bien des gens à se demander si les déclarations des grèves n'avaient pas eu lieu à la requête de quelque Machiavel étranger qui se serait concilié la bienveillance de toute la puissante société.*» Au moment où cette feuille policière nous reprochait d'embarrasser le gouvernement français par des grèves à l'intérieur, afin de débarrasser Bismarck de toute guerre à l'extérieur, un journal prussien nous accusait de harasser la Fédération de l'Allemagne du Nord avec des grèves afin de détruire l'industrie allemande au profit des manufacturiers étrangers.

Nous allons montrer par deux cas typiques quels sont les rapports de l'*Internationale* avec les grèves françaises. Dans la grève de Saint-Étienne et dans les massacres de la Ricamarie qui en furent la conséquence, le gouvernement français lui-même n'osa plus prétendre que l'*Internationale* y eût trempé les mains. A Lyon ce n'était pas l'*Internationale* qui jeta les ouvriers dans la grève, mais la grève qui les jeta dans l'*Internationale*.

Les mineurs de Saint-Étienne, de Rive-de-Gier et de Firminy avaient d'une manière calme, mais ferme, demandé aux directeurs des compagnies de réduire la journée de travail, qui était de douze heures de rude travail souterrain, et de réviser le tarif des salaires. Leurs tentatives conciliantes n'ayant pas abouti, ils se mirent en grève le 11 juin. Il était pour eux d'une importance vitale de s'adjoindre les autres ouvriers qui travaillaient encore. Pour les en empêcher, les directeurs des compagnies demandèrent et obtinrent du préfet de la Loire une forêt de baïonnettes. Le 12 juin, les grévistes trouvèrent les puits gardés par des soldats. Pour s'assurer de leur zèle, les directeurs distribuèrent à chaque soldat un franc par jour. Les soldats gagnèrent leur argent en empoignant 60 mineurs désireux de converser avec ceux qui étaient dans les puits. Ces prisonniers étaient le même jour envoyés à Saint-Étienne sous escorte de 150 hommes du 4^{ème} de ligne. Avant le départ de ces courageux guerriers un ingénieur de mines de la maison Holzer et Dorian leur fit boire 60 bouteilles de cognac, et leur recommanda d'ouvrir l'œil sur leurs prisonniers, les mineurs étant des sauvages, des barbares, des forçats libérés.

L'eau-de-vie et le sermon étaient les meilleurs moyens pour préparer une collision sanglante. Une troupe de mineurs, avec leurs enfants et leurs femmes, les suivirent, les enveloppèrent du haut du puits du Moncel (quartier de la Ricamarie) au moment où ils passaient dans le défilé et les prièrent de rendre leurs prisonniers.

Les soldats, après avoir refusé, reçurent des volées de pierres; alors, sans aucune sommation préliminaire, ils firent feu avec leurs chassepots; 15 personnes furent tuées, dont 2 femmes et 1 enfant, et un nombre considérable furent blessées. Les tortures des blessés furent horribles. Un d'eux était une pauvre enfant âgée de douze ans, Jeanne Petit; son nom vivra immortel dans le martyrologe du prolétariat. Deux balles l'avaient frappée par derrière, l'une se logea dans la cuisse, l'autre passa à travers le dos, brisa son bras et s'échappa par l'épaule droite. Les chassepots avaient encore fait merveille.

Cependant cette fois-ci, le gouvernement ne fut pas long à trouver qu'il avait commis non seulement un crime, mais une bêtise. Il n'était plus acclamé comme le sauveur de la société par la bourgeoisie. Tout le conseil municipal de Saint-Étienne donna sa démission en dénonçant la barbarie de la troupe et en insistant sur l'éloignement du 4^{ème} de ligne. La presse française fut saisie d'horreur. Même des journaux conservateurs, comme le *Moniteur universel*, ouvrirent des souscriptions pour les victimes. Le gouvernement fût obligé de faire changer de garnison le 4^{ème} de ligne.

Dans des circonstances si difficiles, il était lumineux de trouver un bouc expiatoire pour être sacrifié sur l'autel de l'indignation publique; comme toujours on prit l'*Association internationale des travailleurs*. Les prétendus émeutiers, pour être jugés, furent classés ingénieusement en dix catégories indiquant leur respective noirceur. Les premiers inscrits, les plus noirs, étaient accusés d'être plus particulièrement suspectés d'être suspects d'avoir obéi à un mot d'ordre venu de l'étranger, et donné par l'*Internationale*.

La preuve fut accablante: «L'interrogatoire et l'audition des témoins, dit un journal français, n'ont pas permis d'établir nettement la participation de l'*Internationale*. Les témoins affirment seulement la présence, en tête des bandes, d'inconnus en blouses blanches et en casquettes. Mais aucun de ces inconnus n'a été arrêté et ne figure sur les bancs». A cette question: Croyez-vous à l'intervention de l'*Internationale*, un témoin répond: «Je le crois, mais sans preuve».

Peu après le massacre de la Ricamarie, la danse des révoltes économiques était ouverte à Lyon par les ovalistes, la plupart des femmes. Elles s'adressèrent à l'*Internationale* qui, principalement par ses membres de France et de Suisse, les aida à supporter la lutte. En dépit des tentatives d'intimidation faites par la police, les ouvriers proclamèrent publiquement leur adhésion à l'*Internationale*, et y entrèrent formellement en envoyant au Conseil général leur cotisation.

A Lyon comme auparavant à Rouen, les femmes jouèrent un noble et puissant rôle dans le mouvement. D'autres métiers de Lyon suivirent l'exemple des ovalistes: et nous recrutâmes plus de 10.000 nouveaux membres dans cette héroïque population, qui, il y a plus de trente ans, inscrivait sur sa bannière le cri de guerre du prolétariat moderne: «Vivre en travaillant ou mourir en combattant».

Pendant tout ce temps le gouvernement français continuait ses mesquines tracasseries contre l'*Internationale*. A Marseille, on défendait à nos membres de se réunir pour élire un délégué. Les mêmes taquineries se répétaient dans d'autres villes. Mais les ouvriers du continent, comme ceux des autres pays, commencent à comprendre enfin que le moyen le plus sûr de conquérir ses droits est de les exercer à ses risques et périls.

Les ouvriers autrichiens, spécialement ceux de Vienne, quoique commençant leur mouvement de classe à partir des événements de 1866, ont déjà conquis du terrain. Ils s'enrôlèrent du premier moment sous les étendards du socialisme et de l'*Internationale* à laquelle ils se sont incorporés en masse par leurs délégués au Congrès d'Eisenach. S'il y a un pays où la bourgeoisie libérale a montré ses instincts égoïstes, son infériorité mentale et sa ridicule jalousie contre la classe ouvrière, c'est en Autriche. Leur ministère libéral, voyant l'empire déchiré et menacé de ruine par une intestine lutte de races et de nationalité, se tourne contre les ouvriers, qui proclament la fraternité de toutes les races et de toutes les nationalités. La bourgeoisie elle-même, qui a gagné sa nouvelle position non par un acte héroïque, mais par le désastre signalé de l'armée autrichienne, à peine capable de défendre ses nouvelles conquêtes contre les attaques de la dynastie, de l'aristocratie et du parti clérical, dépense cependant son peu d'énergie dans de vains attentats contre le droit de coalition, de réunion publique et de libre pensée des classes ouvrières.

En Autriche comme dans tous les états continentaux de l'Europe, l'*Internationale* supplante le ci-devant spectre rouge. Quand le 18 juillet on pratiquait un petit massacre d'ouvriers à Brünn, le Cotonopolis de la Moravie, le malheur était mis sur le compte de l'*Internationale*, dont les agents malheureusement étaient doués de l'étrange pouvoir de se rendre invisibles. Quand quelques meneurs socialistes de Vienne étaient sur les bancs de la justice, l'accusateur public les stigmatisa comme instruments de l'étranger. Pour montrer combien attentivement il avait étudié l'affaire, il commit la légère erreur de prendre la bourgeoise *Ligue de la paix et de la liberté* pour l'*Association internationale des travailleurs*.

Si le mouvement ouvrier était tracassé dans l'Autriche Cis-Leithanienne, il était persécuté sans pitié en Hongrie. Sur ce point, les rapports les plus certains sont parvenus de Pesth et de Presbourg au Conseil général. Un exemple de la manière dont les autorités publiques traitent les ouvriers hongrois suffira. M. de Wenckheim, le ministre de l'intérieur de la Hongrie, était à Vienne pour raison politique. Les ouvriers de Presbourg, depuis des mois, étaient interdits de toute réunion publique, même de toute fête destinée à collecter de l'argent pour la fondation d'une société de secours; à la fin ils envoyèrent à Vienne des délégués chargés de porter leurs plaintes devant l'illustre M. de Wenckheim. Notre illustre, nonchalamment reposé, fumait son cigare; il les accueillit avec cette polie rebuffade: «*Êtes-vous ouvriers? Travaillez-vous raide? Eh bien! que demandez-vous de plus? Vous n'avez pas besoin de sociétés, et si vous politiquiez nous nous occuperons des mesures à prendre contre vous. Je ne ferai rien pour vous et les ouvriers peuvent grommeler à se désopiler la rate*». Les délégués lui demandant si le bon plaisir de la police devait être encore la loi suprême, le ministre libéral répondit: «*Oui, sous ma responsabilité*». Après une longue et inutile explication, les ouvriers se retirent en disant au ministre: «*Puisque les questions d'État influencent le sort des ouvriers, les ouvriers doivent s'occuper de politique et certainement ils s'en occuperont*».

En Prusse et dans le reste de l'Allemagne, l'année passée se distinguait par la formation de *Trades-Unions* sur toute la face du pays. Dans le récent Congrès d'Eisenach les délégués de cent mille ouvriers allemands, appartenant à l'Allemagne propre, à l'Autriche et à la Suisse, ont organisé un nouveau parti démocratique socialiste, avec un programme qui, littéralement, reproduit les principes généraux de nos statuts. Empêchés par la loi de se former en sections de notre Association, ils s'en sont néanmoins constitués membres en prenant directement des cartes individuelles au Conseil général. Au Congrès de Barmen l'*Association générale des ouvriers allemands* a adhéré de nouveau aux principes de notre Association tout en déclarant que la loi prussienne leur défendait de se fusionner avec nous.

De nouvelles branches de notre Association ont été fondées à Naples, en Espagne, en Hollande. A Barcelone et Amsterdam, deux nouveaux organes de notre Association ont été créés.

Les lauriers cueillis par le gouvernement belge sur les glorieux champs de bataille de Seraing et de Frameries semblent avoir troublé le sommeil des grands pouvoirs européens. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si l'Angleterre a voulu cette année se vanter de son massacre d'ouvriers. Les mineurs de Galles, au grand puits de Leeswood près de Mold dans le Dendigshire, avaient reçu de leur directeur l'annonce d'une soudaine diminution dans les salaires: depuis longtemps ils étaient habitués à le considérer comme un misérable et incorrigible oppresseur. Les ouvriers de toutes les mines environnantes se groupèrent, l'attaquèrent, envahirent sa maison et transportèrent ses meubles à la gare du chemin de fer: ces malheu-

reux, dans leur ignorance enfantine, croyaient que c'était là le moyen de s'en débarrasser pour toujours. Comme de juste, des poursuites judiciaires furent commencées contre les émeutiers. Un d'entre eux fut arraché des mains de la police et transporté hors la ville. Le 28 mai, deux des chefs furent traînés devant les magistrats de Mold, escortés d'un détachement du quatrième de ligne «*the king's own*». Une foule de mineurs essayèrent de dégager les prisonniers, la police et la troupe résistèrent, les ouvriers les attaquèrent alors avec des pierres; les soldats, à la grêle de pierres, répondirent par une grêle de balles, avec les fusils Snider. Cinq personnes, dont deux femmes, furent tuées, un grand nombre fut blessé. Jusqu'ici l'analogie entre le massacre de Mold et celui de la Ricamarie est frappant: mais ici il cesse. En France, les soldats n'étaient responsables que devant leur commandant, en Angleterre ils durent subir une enquête judiciaire: mais l'officier judiciaire qui en était chargé était un vieux bonhomme sourd et abruti, il était obligé de recevoir les dépositions des témoins à travers un cornet acoustique appliqué à son oreille; et les jurés qui donnèrent le verdict, étaient imbus des préjugés de leur classe. Ils déclarèrent le massacre un «*justifiable homicide*». En France les émeutiers étaient condamnés de trois à dix-huit mois de prison et amnistiés peu après, en Angleterre, ils furent condamnés à dix ans de travaux forcés. En France la presse tout entière retentit de cris d'indignation, en Angleterre, la presse n'était que sourire pour les meurtriers et que froncement de sourcils pour les victimes. Cependant les ouvriers anglais ont gagné beaucoup en perdant une grande et dangereuse illusion: jusqu'ici ils se figuraient être plus ou moins protégés par la formalité de la loi sur les émeutes et par la subordination des militaires aux autorités civiles. Grâce à la déclaration faite dans la Chambre des communes par M. Bruce, le ministre libéral de l'intérieur, ils savent maintenant, que sans avoir besoin de lire les sommations préliminaires, n'importe quel magistrat campagnard, le premier chasseur de renard ou pasteur venu a le droit d'ordonner aux troupes de faire feu sur ce qu'il lui plairait d'appeler une foule d'émeutiers; deuxièmement, que les soldats eux-mêmes peuvent de leur propre mouvement faire feu sous prétexte de défense personnelle. Le ministre oublie d'ajouter que dans ces circonstances, chaque citoyen doit être armé aux frais publics pour se défendre contre les soldats.

Le 30 août 1869 la résolution suivante était votée au Congrès des *Trades-unions* anglaises, tenu à Birmingham:

«Que comme les organisations locales ont presque disparu devant une organisation ayant un caractère national, et comme nous croyons que l'extension du libre-échange établissant entre toutes les nations une concurrence générale, les intérêts de l'ouvrier sont susceptibles d'être dédaignés et sacrifiés dans la sauvage course au clocher des capitalistes, nous demandons qu'une semblable organisation soit encore élargie et de nationale devienne internationale; que comme l'Association internationale des travailleurs essaie de consolider et de combiner les intérêts des masses travailleuses, qui partout sont identiques, ce Congrès recommande chaudement une telle association à tous les ouvriers du Royaume-Uni et spécialement à tous les corps organisés, et les presse fortement de s'affilier à cette société, croyant de plus que la réalisation de ses principes établira sur la terre la paix universelle».

Pendant le mois de mai dernier, une guerre entre les États-Unis et l'Angleterre semblait imminente. Votre Conseil général envoya une adresse à M. Sylvis, le président de l'*Union nationale américaine du travail*, demandant aux ouvriers des États-Unis d'ordonner la paix là où leurs maîtres vociféraient: *guerre!*

La mort soudaine de M. Sylvis, ce vaillant champion de notre cause, nous justifiera si, comme hommage à sa mémoire, nous terminons le rapport par sa réponse à notre lettre:

«Philadelphie, le 26 mai 1869.

Votre lettre du 12 présent contenant votre adresse m'est parvenue hier. Je suis heureux de recevoir des paroles si amicales de nos frères ouvriers de l'autre côté de l'eau; notre cause est commune: c'est une guerre entre les pauvres et les riches. Partout le travail est dans une position inférieure, partout le capital est le même tyran: c'est pourquoi je dis que notre cause est commune. Moi, au nom du peuple ouvrier des États-Unis, je vous tends, et par vous à tous ceux que vous représentez, et à tous les fils et filles du travail opprimés et foulés aux pieds, la main droite de la camaraderie. Allez en avant dans la bonne œuvre que vous avez entreprise, jusqu'à ce que le plus glorieux succès couronne vos efforts. Telle est notre résolution. Notre dernière guerre a eu pour résultats d'édifier la plus infâme aristocratie financière de toute la terre. Ce pouvoir monétaire pompe la substance du peuple, nous lui avons déclaré la guerre, et pensons remporter la victoire. Nous essayerons d'abord le suffrage, mais s'il fait défaut, nous aurons recours à des moyens plus efficaces. Une petite saignée est parfois nécessaire dans les cas désespérés».

Au nom du Conseil général,

R. Applegarth, président de la séance.

Cowel Stepney, trésorier.

J. George Eccarius, secrétaire général.